

Les Varoises face aux

Ils sont identifiés comme « *bullshit jobs* ». C'est-à-dire des emplois dont l'utilité est loin d'être... démontrée. Des Varoises témoignent tandis qu'un livre-enquête sur le phénomène sort.

Rémunérer quelqu'un à effectuer une tâche qui ne sert à rien, une hérésie ? Pourtant, les consultants bidons, les « *happiness managers* » et autres cabinets de conseil aux tirades aussi vides de sens que bourrées d'anglicismes prospèrent. Tout comme prolifèrent les vigiles inutiles et les gestionnaires de portefeuille qui n'aident pas à gagner plus d'argent... La technique ? Un art de multiplier les tâches inutiles afin de « mettre en scène » son travail, baptisé à l'international « *bullshit job* ».

Le phénomène n'est pas nouveau. Déjà dans *Les Temps modernes*, le film culte de Charlie Chaplin sorti en 1936, non seulement rien ne fonctionne, mais les usines ne produisent rien de visible.

Travailler un jour par semaine

« Dans son enquête auprès des managers, Robert Jackall a collecté cette perle, dans la bouche d'un avocat d'une grande entreprise étatsunienne au début des années 1980 et qui rappellera à certains les débuts du confinement : "Je pense vraiment que si la plupart des gens ne venaient pas travailler, cela n'aurait aucune conséquence. Vous pourriez sans

problème ne venir qu'un jour par semaine pour faire ce qui est absolument nécessaire". Exactement la définition d'un *bullshit job*. Pourtant, personne à l'époque n'en parlait. Que s'est-il passé ? », interroge Nicolas Kayser-Bril qui se propose de répondre dans son essai *Imposture à temps complet* (sortie le 20 janvier aux Éditions du Faubourg). Aussi étrange et paradoxal que cela puisse paraître, ce « travail inutile » fruit du libéralisme ne nuit pas à la prospérité. La preuve, l'économie continue à fonctionner comme si de rien n'était !

Légitimer une position sociale

« La Covid a plongé nos sociétés dans une crise où l'on manque de bras pour faire des boulots utiles, comme de soigner les malades ou de récolter les légumes. Par ailleurs, beaucoup d'employés profitent du télétravail pour lever le pied et ne plus travailler que le temps nécessaire à accomplir leurs tâches, parfois deux heures par jour au lieu des huit prévues. (...) Le seul problème est politique : diminuer le temps travaillé remettrait en question la centralité du travail. On ne pourrait plus le regarder comme

un "instrument d'émancipation", pour reprendre les mots de François Hollande. Il faudrait remplacer le travail par autre chose, et bien peu de politiques osent l'envisager. Au lieu de cela, c'est le travail que l'on redéfinit sans cesse afin qu'il puisse remplir les journées des citoyens », poursuit l'auteur, lui-même confronté plus jeune à un travail inutile – et obscur ! – de... « *blended learning* » qui lui a inspiré son ouvrage. Alors, à qui profitent les « *bullshit jobs* » ? « En premier lieu aux personnes qui les occupent. Ils permettent de légitimer leur position sociale et leurs revenus. Plus on descend l'échelle sociale, plus il devient difficile d'obtenir un "bullshit job". C'est pour cette raison que les métiers utiles, comme aide-soignant ou agent de propreté, sont aussi les plus mal rémunérés », analyse Nicolas Kayser-Bril. Les témoignages de Varoises (lire par ailleurs), souvent démissionnaires face à ces postes « qui ne leur apportent rien », viennent confirmer ses questionnements sur « le sens du travail ».

Dossier :
Laurent AMALRIC
lamalric@nicematin.fr

Questions à Julien, 22 ans

« Je ne sais pas pour qui je travaille ni à quoi ça sert »

Étudiant Fréjusien en Histoire, Julien a suivi son amie partie étudier en Angleterre. Âgé de 22 ans, il profite de ce *break* pour se lancer en quête d'un boulot en ligne, histoire d'occuper son temps et se faire un petit pécule tout en continuant à préparer la suite de ses études après cette parenthèse anglaise. C'est ainsi qu'il entre sans s'en douter le monde trépidant des « *bullshit jobs* »... Rencontre sur ses terres varoises à l'orée de traverser le Channel...

Quel est le cadre de votre embauche ?

J'ai été engagé en novembre 2021 sans savoir pour qui je travaillais vraiment. La mise en rapport avec mon « employeur » s'est faite à travers un site et nous communiquons uniquement par un système de messagerie instantanée.

Quelle a été votre

première mission ?

Elle est semblable à toutes celles qui ont suivi. À savoir chercher une année dans une somme de documentation et articles qui m'est fournie en provenance de différentes revues de presse. La première année « commandée » était 2030. Une fois repérée, je dois analyser le contexte et évaluer si cela correspond à une prédiction ou une projection précise et sourcée, concernant un domaine quelconque : santé, économie, écologie, technologie, etc. Ce classement effectué, je synthétise en une ligne – une quinzaine de mots – sur un tableau Excel ce que j'ai lu. En deux langues, français et anglais. Après 2030, j'ai travaillé sur 2035, 2027, 2028 et ce matin j'ai tout juste reçu mes prochaines missions, 2036 et 2037. En théorie, dès que j'ai fini une année, j'enchaîne sur une autre et le champ d'étude est,

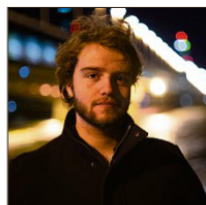
paraît-il, très vaste...

Quelle est la finalité de tout cela ?

Justement, je ne la connais pas ! (rire) Personne ne m'a rien expliqué. Je ne sais même pas dans quelle branche évolue la société qui m'emploie en *freelance*. Tout ce que je sais je l'ai appris en faisant mes propres recherches... J'imagine une société de conseils financiers qui se servirait de mes notes pour guider des gestionnaires de portefeuilles. Mais c'est juste une impression !

S'il n'est pas gratifiant, ce travail est-il au moins bien payé ?

Oui je trouve. Après il faut être « efficace ». Je suis rémunéré 0,80 cts la ligne. Je compte en moyenne 150 à 200 prédictions par « année » pour quelque douze heures de travail effectif. Donc en travaillant bien j'évalue mon « salaire » à 14-15 euros de l'heure.

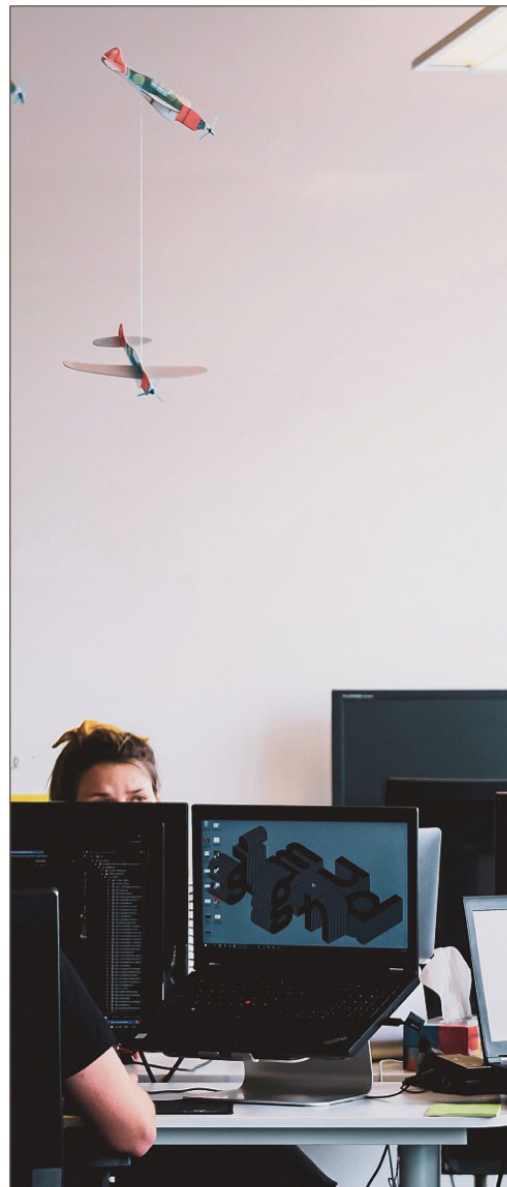


(Photo L.A.)

Ensuite je gère mon temps comme je l'entends et je peux travailler où je veux quand je veux.

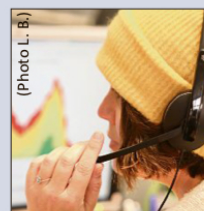
Voiez-vous des aspects positifs à ce « *bullshit job* » ?

Avant de m'y frotter, je n'avais pas idée de l'existence de ce type de travail. Il n'a bien entendu rien à voir avec mes ambitions professionnelles à terme. Mais ce n'est pas de l'exploitation et, au moins, le fonctionnement fait que je n'ai pas à subir les grands discours d'un manager. Disons que c'est un « passe-temps rémunéré » qui me va. Faire des synthèses est quelque chose de courant lorsqu'on suit des études universitaires et là, j'apprends aussi parfois des choses. Même s'il y a bien entendu un côté rébarbatif et que l'on ne sait pas à quoi ça sert (rire)...



Bullshit jobs : qu'est-ce que ça veut dire ?

« Les "bullshit jobs" sont des emplois ou des tâches profondément inutiles, mais dont les exécutants prétendent souvent l'inverse, que ce soit par contrainte ou par crédulité. Ce sont des impostures. Les "bullshit jobs" sont opaques (difficile de savoir à quoi ils servent) et inclarifiables (impossible de les réconcilier avec une fonction de production). Pourtant, celles et ceux qui occupent des "bullshit jobs" ne sont pas



(Photo L.B.)

forcément des imposteurs, car bien souvent inconscients de l'inutilité de leur travail », définit Nicolas Kayser-Bril, auteur de *Imposture temps complet*.